

IV. DE L'IMPASSIBILITÉ

Des grâces et des dons attachés à son progrès et quelle est la perfection de la stature spirituelle selon le Christ.

De même que celui qui veut regarder en face le plein éclat du soleil doit avoir les yeux du corps purs, de même celui qui entreprend de parler sur l'impassibilité doit avoir les pupilles de l'âme, autrement dit ses sens, débarrassées de toute convoitise mauvaise et de toute pensée passionnée, afin qu'un trouble de ce genre dans l'intelligence ne lui enlève pas la force de porter un regard suffisamment clair sur la sublimité et sur la profondeur de cette pureté (de vertu), de la décrire nettement et de comprendre justement le nombre et la grandeur de ses activités et de ses dons. Car s'il aborde sa contemplation et son étude avec une intelligence trouble et un cœur impur, au lieu de pouvoir exposer ses activités d'une parole libre, il perdra même les quelques avantages qu'il aurait pu en retirer, parce que, en fait, il la réduit à néant, la déprécie et offusque sa gloire. Il est écrit, en effet : «A celui qui possède, on donnera, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il croit avoir.»

Ce sont donc ceux qui possèdent l'impassibilité qui s'avèrent, l'aimer et être aimés d'elle ardemment; et en dissertant sans se lasser de ce qui la concerne, ils deviennent grâce à elle encore plus impossibles et s'enflamment de désir pour elle. Mais ceux qui sont encore retenus par une petite convoitise, même quelconque, du monde et de ses affaires, ou par une passion du corps ou de l'âme, sont encore à grande distance de son port; dès lors, même s'ils commencent à en parler et tentent d'élever leur intelligence jusqu'à sa sublimité, entraînés comme des esclaves et appâtés par la convoitise de la passion qui les retient, ils sont dépouillés même de la tranquillité des pensées qu'ils croyaient avoir auparavant. Et c'est normal, car il est dit : «Si l'on est vaincu par quelqu'un, on devient son esclave.» Remplis donc de ténèbres par le fait même, loin de s'accuser eux-mêmes d'être la cause de ces accidents, ils ont l'audace d'attribuer leur faiblesse à la toute puissante impassibilité. Cela leur arrive parce qu'ils n'ont pas acquis la moindre expérience de la manière dont l'intelligence la ressent et la contemple, ni de son pouvoir absolument efficace; c'est par conjecture et par des jeux de pensée divers et multiples qu'ils calculent ses propriétés, qu'ils aiment à en parler dans un sens ou dans l'autre au gré de la fausse science, qui les enfle, allant jusqu'à répondre avec assurance à des consultations sur un sujet qu'ils ignorent. C'est pourquoi non seulement il est impossible de les amener à reconnaître et à avouer publiquement la faiblesse qui, par suite de leur incrédulité, de leurs préjugés et de leur négligence, les atteint et les affecte, mais ils protestent que tous les autres hommes sont semblables à eux et asservis aux mêmes passions; ils sont empêchés par leur présomption et leur jalousie de rendre à un autre le témoignage d'une vertu et d'une tempérance supérieure peut-être à la leur.

Eh bien ! puissions-nous être préservés, nous qui sommes vils et indignes de parler sur ce sujet, de nous moquer de la vérité avec de telles comédies et d'être affirmatifs sur des points où d'abord nous n'avons pas connu effectivement en nous-mêmes, par expérience plutôt qu'en paroles, ce dont nous voulons parler. Ce que nous avons été jugés dignes de comprendre et d'apprendre de ceux qui ont eu l'intelligence illuminée par l'impassibilité bienheureuse, ce que nous lui avons mystérieusement entendu dire elle-même à notre oreille – je vais parler comme ayant perdu le sens ! – hommes de rebut, et de rien que nous sommes, c'est cela que nous allons prêcher sur les toits, conformément à la grâce d'en-haut qui l'ordonne, afin de ne pas être condamnés comme le serviteur qui a enfoui le talent. De même que vous avez entendu le Maître dire : «Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus,» et : «Dans la maison de mon Père les demeures sont nombreuses,» de même je veux que vous sachiez tous qu'il y a beaucoup de saints, mais peu d'impassibles et, de plus, qu'il y a encore bien des degrés dans ces deux classes distinctes. Considère exactement la portée et l'exactitude de ce que je dis.

Autre chose l'impassibilité de l'âme, autre chose l'impassibilité du corps; la première sanctifie aussi le corps, tandis que la seconde toute seule par elle-même ne sert de rien à celui qui l'a. Autre chose l'inertie des membres du corps et des passions même de l'âme, autre chose l'acquisition des vertus; la première dépend de la nature, tandis que la seconde a pour habitude de réprimer tous les mouvements même naturels. Autre chose de ne désirer aucun des agréments et des plaisirs du monde, autre chose d'aspirer aux biens éternels et célestes, puisque beaucoup ont méprisé les premiers, chacun pour un motif différent, tandis qu'une toute petite minorité s'est souciée des seconds. Autre chose de ne pas chercher la gloire des hommes, autre chose d'être

suspendu à la gloire de Dieu et de la rechercher sans cesse; beaucoup, même en étant dominés par d'autres passions, ont rejeté la première, tandis qu'un très petit nombre a mérité de recevoir la seconde à force de travail et de peine. Autre chose de se contenter d'un vêtement grossier et de ne pas désirer de beaux atours, autre chose de revêtir la lumière de Dieu; certains, tiraillés par mille autres désirs, ont sans doute méprisé les premiers, mais seuls ont revêtu la seconde ceux qui ont mérité de devenir fils de la lumière et du jour.

Autre chose l'humilité en paroles, autre chose l'humilité de pensée; autre chose encore l'humilité, autre chose la fleur de l'humilité, autre chose son fruit et la beauté de son fruit et sa douceur, autre chose les activités qui en découlent. En cela, certaines choses sont en notre pouvoir, d'autres non; ce qui est en notre pouvoir c'est de concevoir, de penser, d'apprécier, de dire, de faire tout ce qui nous porte à l'humilité; mais la sainte humilité, le reste de ses propriétés et de ses dons et son efficacité, sont un don de Dieu et non en notre pouvoir, afin que même en cela personne ne puisse se glorifier; ces dons, personne ne l'a méritera jamais de les obtenir, s'il ne s'applique pas à jeter en semence tout ce qui dépend de lui.

Autre chose de ne pas être piqué ni irrité par les affronts, les injures, les épreuves et les afflictions, autre chose de s'y complaire. Autre chose de prier pour ceux qui nous traitent ainsi, autre chose de leur pardonner, autre chose de les aimer du fond de l'âme comme des bienfaiteurs et autre chose de graver dans notre tréfonds le visage de chacun d'eux et de les embrasser impassiblement comme d'authentiques amis avec des larmes d'amour sincère, c'est-à-dire sans la moindre trace de répulsion dans le gîte de l'âme. Mais il y a encore mieux que tout cela : c'est, au cours de l'épreuve, de conserver sans broncher une attitude égale et uniforme aussi bien à l'égard de ceux qui nous invectivent en face et nous accusent qu'envers tous les autres qui nous poursuivent, qui nous injurient, qui nous condamnent, qui nous crachent au visage, et même envers ceux qui adoptent au dehors les semblants de l'amitié, mais en dessous commettent contre nous de pareils actes, qui cependant ne nous échappent pas. Enfin mieux encore que tout cela, sans comparaison, à mon avis, est d'en venir à oublier totalement ce que l'on a subi et de n'en garder aucun souvenir, ni en l'absence, ni en la présence de ceux qui nous ont attristés ou injuriés autrement, et de les traiter au contraire exactement, comme des amis sans autre forme d'arrière-pensée dans les conversations et les repos. Tout cela constitue les pratiques mises en oeuvre par les âmes viriles qui marchent dans la lumière; mais ceux qui s'aperçoivent qu'ils sont loin de ces actes et autres semblables, qu'ils ne s'égarent pas et ne se trompent pas eux-mêmes, qu'ils le sachent parfaitement : ils marchent dans les ténèbres.

De plus, autre chose de craindre Dieu, autre chose d'accomplir ses commandements, selon qu'il est écrit : « Craignez le Seigneur, vous tous, ses saints, » et encore : « Éloigne-toi du mal et fais le bien. » Autre chose l'inaction, autre chose la quiétude, autre chose le silence; autre chose encore l'anachorèse, autre chose le changement de place en place, autre chose le parfait exil. Autre chose l'abstention du péché, autre chose la pratique des commandements. En plus de tout cela, autre chose de résister à l'ennemi et de le combattre, autre chose de le vaincre tout à fait, de le soumettre et de le mettre à mort. Le premier résultat appartient aux lutteurs et aux saints, dans le cas où ils atteignent en ce point à la perfection. Le second, aux impassibles et aux parfaits, c'est-à-dire à ceux qui ont mis leurs ennemis en déroule à force de peines et de sueurs et qui ont remporté sur eux; la victoire totale jusqu'à se revêtir avec éclat de la mortification vivifiante du Seigneur.

Certes, bien des hommes, et chacun avec un motif différent, se sont livrés à ces pratiques, mais très rares sont ceux qui les ont abordées avec une crainte bien enracinée, avec l'amour de Dieu joint à une foi inébranlable; seuls aussi ces derniers, avec le secours de la grâce, réussissent rapidement dans la pratique de la vertu et, en progressant sur tous les points indiqués, y tendent d'heure en heure de toutes leurs forces. Quant aux autres, selon la parole, « ils sont comme abandonnés dans le désert où il n'y a pas de voie tracée »; c'est d'eux qu'il est écrit : « Je les ai abandonnés aux désirs de leur coeur; ils iront au gré de leurs propres désirs. » – « Et comme ils n'ont pas jugé bon de reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à une intelligence sans jugement pour faire ce qui ne convient pas. » Donc ceux qui ont bien établi le fondement de la foi et de l'espérance, avec crainte et tremblement, sur la pierre de l'obéissance à leur père spirituel, et qui édifient sans hésitation sur ce fondement de la docilité ce qu'il leur commande, comme venant de la bouche de Dieu, ceux-là réussissent aussitôt à renoncer à eux-mêmes. Car le fait d'accomplir, non sa propre volonté, mais celle de son père spirituel, en vue d'observer le commandement de Dieu et de s'exercer à la vertu, provoque aussi bien le renoncement à soi-même que la mort au monde entier.

Ensuite, comme en un désert, ou mieux encore, hors du monde, cet homme qui est parvenu à la sensation parfaite, sous l'emprise d'une crainte et d'un frisson indicibles, crie vers

Dieu de toute son âme; il crie comme Jonas du ventre de la baleine, comme Daniel, de la fosse aux lions, comme les trois enfants, de la fournaise de feu, comme Manassès, de la statue d'airain. Aussitôt le Maître très bon, lui qui a donné sa vie pour nous pécheurs, entend ses gémissements de douleur, le cri de sa prière; il le sauve de la baleine, c'est-à-dire de l'abîme d'ignorance et des ténèbres de l'amour du monde, pour qu'il n'y revienne plus même par la pensée; de la fosse aux lions, c'est-à-dire des mauvais désirs qui emportent et dévorent les âmes humaines; de la fournaise de feu, c'est-à-dire des préjugés passionnels inhérents à tous les hommes, brûlants et destructeurs comme le feu, qui nous attirent de force à des actes inconvenants et excitent en nous la flamme des passions, alors que Dieu couvre l'homme de la rosée de l'Esprit saint et le rend ininflammable; de la statue d'airain enfin, c'est-à-dire de cette chair de terre, pesante et sujette aux passions, qui est nôtre, et dans laquelle l'âme qui l'habite et qui s'y trouve fortement maintenue ligotée et appesantie, est absolument incapable de se porter et de se décider à n'importe quelle vertu et à la pratique des commandements de Dieu. Délivrée de la chair, sans en être détachée, l'âme s'écrie elle aussi avec le prophète David : «Tu as déchiré mon cilice et tu m'as revêtu d'allégresse pour que ma gloire te louer.» Non contente de cela, elle rend grâces avec Paul : «Je remercie Dieu par Jésus Christ notre Seigneur de ce que la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a délivré de la loi du péché et de la mort.»

Une fois ce résultat obtenu, par la grâce du Christ, après que l'homme a été tiré de l'ignorance et des ténèbres de l'amour du monde – pour redire la même chose –, après qu'il a été délivré des désirs pervers et honteux et affranchi de la mort du corps qui nous asservit au péché, dans cet état, que va faire maintenant l'homme ? Va-t-il profiter de cette liberté pour se relâcher et vivre sans souci ? Holà ! ce serait vraiment des pensées d'esclave et non d'homme libre; car celui qui a mérité cette liberté sait qu'il a été affranchi de la loi du péché pour ne plus être asservi au péché, mais asservi à la justice qui est le Christ Dieu, appelé soleil de justice, comme il l'est vraiment. Et pour vous indiquer par un exemple comment cet homme, il partit de maintenant, montre de plus en plus ses bonnes dispositions à l'égard de Dieu, j'en donnerai une image d'après les actions humaines qui se reproduisent couramment parmi nous.

Si un empereur compatissant et humain voit un de ses serviteurs, qui s'est soumis volontairement à un tyran, réduit aux corvées du mortier et de la briques en pleine boue, maltraité sans pitié et contraint de satisfaire les désirs impurs du cruel tyran, il va lui-même le tirer de là et le libère de cette servitude honteuse et pénible; puis il le ramène et le rétablit dans son palais sans lui faire le moindre reproche. Quant au serviteur délivré de si nombreux et si graves ennuis, il met son point d'honneur, par bienveillance envers son maître, à paraître dans sa soumission aux ordres du maître, plus empressé que ses compagnons qui n'ont pas été captifs, afin de témoigner d'un amour plus fort et plus ardent, parce qu'il se souvient toujours de quelles misères il a été tiré grâce à lui. Ainsi, avec moi, imagine qu'il en va de même, comme dans l'exemple cité, pour celui qui a profité des attentions de Dieu. Et de même qu'on voyant ce serviteur accomplir avec empressement et en toute modestie ses ordres, l'empereur, bien qu'il n'ait aucun besoin de ses services, puisqu'il a une foule innombrable de serviteurs témoignera cependant envers lui, à cause de sa reconnaissance, d'un amour sans mesure, de même, suppose-le, en sera-t-il dans l'autre cas. En effet, ni celui qui a reçu de Dieu la jouissance de la liberté de l'Esprit ne se relâchera jamais de faire encore et toujours de mieux en mieux la volonté de Dieu avec une ardeur croissante, ni Dieu, le roi éternel, ne demeurera en reste avec lui, pour répandre sur lui en abondance les biens de la vie éternelle d'autant qu'il le voit chaque jour plus attentif à son service. D'ailleurs les bienfaits et les dons de Dieu à l'égard de ses serviteurs n'ont pas de mesure à portée de notre entendement; il leur en donne une partie et il est prêt à donner l'autre.

Eh bien ! parmi ces avantages que Dieu, dans sa miséricorde, donne dès à présent à ceux qui l'aiment, nous devons en citer quelques-uns à votre charité, en puisant soit dans les Écritures divines, soit dans l'expérience elle-même. Puisque les hommes déploient tous leurs efforts et leur ardeur pour trois motifs, je veux dire pour la richesse, pour les dignités, pour la gloire, et ce qu'elles nous procurent de liberté, de joies et de satisfactions, ce sont aussi ces biens en premier lieu que notre Maître accorde libéralement à ceux qui ont tout quitté, qui ont pris la croix et marché à sa suite sans se retourner; en échange de la richesse périssable, il se donne en effet tout entier à eux. Vois-tu la portée de cette parole ? Entends-tu cette redoutable merveille ? De même que les riches de ce monde dépensent leur richesse pour les besoins, les désirs et les jouissances qu'ils veulent, de même notre Maître se donne lui-même à ses serviteurs authentiques et comble en eux toute aspiration et tout désir, comme ils veulent et plus qu'ils ne

veulent; sans rien épargner, il les emplit de tout bien et leur octroie généreusement et sans cesse la jouissance incorruptible et inépuisable.

Tout d'abord ils sont remplis d'une joie ineffable, parce que ce n'est ni le monde, ni les choses du monde, mais le Créateur de toutes choses. leur Seigneur et Maître qu'ils ont acquis en eux. Ensuite ils se revêtent de lumière, du Christ Dieu en personne, tout entier en tout leur corps; ils se voient eux-mêmes parés d'une gloire ineffable et d'un vêtement divin resplendissant, et ils se voilent la face, parce qu'ils ne peuvent supporter de voir l'éclat incompréhensible et insoutenable de leur vêtement, à tel point qu'ils cherchent un endroit, où se cacher pour se délivrer du fardeau excessif de leur gloire. Ensuite le Maître lui-même devient pour eux nourriture et breuvage inépuisables et immortels; à certains il apparaît comme un sein lumineux offert à la bouche de leur intelligence et qui allaite tous ceux qui sont encore enfants selon le Christ et incapables pour le moment de prendre une nourriture solide; pour ceux-ci, il est à la fois nourriture et breuvage et il leur procure une telle douceur, qu'ils ne veulent plus, ou plutôt, qu'ils ne peuvent plus du tout se détacher de lui; pour ceux qui sont sevrés, il joue le rôle d'un père aimant qui veille à l'éducation de ses enfants.

Le père qui aime ses enfants fait asseoir ses fils à sa table; quand il constate qu'ils sont portés à négliger leurs études et qu'ils se dissipent en des occupations futiles, il les exclut de sa table et ordonne à ses serviteurs de ne pas leur donner à manger, pour leur apprendre à ne pas manquer au devoir par négligence. C'est ainsi que se comporte également Dieu, notre excellent Maître avec ses serviteurs, ses fils par amour et par grâce, car il se donne à eux lui-même, le pain qui descend du ciel et donne la vie au monde; de lui et avec lui, ils se nourrissent sans cesse à satiété et se préparent pour la vie éternelle par cette communion qui les sanctifie tout à fait corps et âme. Lorsqu'ils négligent les commandements et qu'ils veulent user de leur liberté pour paresser ou en prendre à leur aise et s'adonner à quelque occupation mondaine, en glissant jusqu'à des actes incongrus et incompatibles avec le culte de Dieu, alors le nourricier de l'univers les prive de sa présence. Mais prenant alors conscience du bien qui leur a échappé, ils reviennent aussitôt et le cherchent comme d'habitude; et, ne l'ayant pas trouvé, ils se frappent la poitrine, se lamentent, déplorent leur état, s'infligent toutes sortes de mauvais traitements; ils souhaitent toutes sortes de tourments, d'épreuves et d'humiliations, afin que leur bon père puisse constater leurs tourments et leur mortification volontaire et que, prenant pitié d'eux, il revienne et de nouveau se donne à eux : c'est ce qui arrive. Alors l'intimité première, la gloire et la jouissance même des biens «que l'oeil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus et dont l'idée n'est pas montée au coeur d'un homme,» sont rétablies pour eux avec une certitude accrue; plus encore qu'auparavant, ils révèrent leur père et le craignent comme un maître, pour ne pas être impliqués de nouveau par inattention dans les mêmes malheurs et rejetés loin d'un si bon père.

Tels sont et la conduite et le sort des pénitents assidus, qui leur valent d'obtenir les avantages susdits. Mais tous ceux qui auront reculé devant les rigueurs, les tourments et les difficultés de la pénitence, et qui auront donné dans la paresse et le relâchement, comme des fils indignes ou illégitimes et, plus encore, irrespectueux, après avoir fait plus de cas des plaisirs du corps que des biens éternels et de leur Dieu même, ils ne sont plus jugés dignes de cette jouissance, ni, bien sûr, du vêtement de la gloire de Dieu; ils se privent eux-mêmes, conformément à la justice, de la richesse de la bonté de Dieu et deviennent semblables à des chiens sans maître. En effet les chiens sans maître errent par les places et les rues de la ville pour saisir au hasard un os ou quelque morceau de vieille peau jetée au rebut, ou bien pour lécher une ordure ou du sang de bêtes égorgées; s'ils tombent même sur une charogne ils la dévorent sans se rassasier et ils ne lâchent pas le cadavre, ils se battent même pour en écarter les autres chiens, jusqu'à ce qu'ils aient dépouillé les os eux-mêmes non seulement des entrailles mais du dernier tendon. Ainsi ceux-là rôdent comme des mendiants de porte en porte, chez les riches et chez les pauvres, pour empocher la pièce d'or, d'argent ou de bronze qu'on leur donne, depuis qu'ils ont perdu la richesse véritable qui ne passe pas; et quand ils ont atteint leur but, alors ils se tiennent cois un moment, comme rassasiés et sans aucun besoin. Mais lorsque la faim insatiable, une conséquence; du désespoir, les ressaisit, ils se mettent de nouveau à mendier comme avant, malheureux pour le présent, même s'ils arrivaient à posséder toute la richesse du monde, plus malheureux pour l'avenir, parce qu'ils ont rejeté volontairement la vie éternelle.

En fait, Dieu leur a révélé la richesse de sa grâce pour leur ôter toute excuse; il les a admis à goûter le don céleste et leur a donné part à l'Esprit saint, mais, comme l'a proclamé le divin Paul : «Eux ne l'ont pas honoré comme Dieu» ni aimé; ils n'ont eu aucune considération pour sa bonté infinie «et ne lui ont pas été reconnaissants; ils sont devenus vains dans leurs pensées et leur coeur insensé s'est empli de ténèbres; en se vantant d'être sages, ils sont devenus fous.» Il n'en va pas ainsi de tous ceux qui craignent le Seigneur; au contraire, ceux qui supportent avec joie les

corrections de leur propre père et maître, comme des serviteurs bien disposés et des fils légitimes, en disant : «Je supporterai la correction du Seigneur, parce que j'ai péché contre Lui», ou en d'autres termes : «Les souffrances présentes sont sans proportion avec la gloire qui nous est révélée», et qui ensuite persévèrent dans cette éducation quotidienne que nous avons décrite et dans la pénitence continuelle, sans regimber ni se lasser d'elle, ceux-la, éduqués comme des enfants, de la manière que nous avons dite, continuent à vivre dans la maison paternelle, richement vêtus, à la table de leur propre père, contemplant sa gloire et sa richesse, leur futur héritage. Lorsque leur éducation est menée à bon terme et qu'ils ont atteint, grâce à cette formation, la stature de l'homme parfait, alors l'excellent père leur remet en mains propres tout ce qui lui appartient.

Mais disons auparavant ce qu'est la taille de la stature spirituelle et la sublimité de la perfection du Christ; après, nous pourrions parler en détail des biens appartenant au Père et de la manière dont il les remet aux mains de ceux qui croient en lui. Applique-toi donc à bien comprendre le sens de ce que je vais dire.

Voici ce que comprend la stature parfaite du Christ selon l'interprétation spirituelle. Pour commencer par le bas, ses pieds sont la foi et la sainte humilité, une base ferme et inébranlable. Comme membres inférieurs, chevilles, jarrets, genoux et cuisses, nous avons la pauvreté, la nudité, l'exil, la soumission consciente à cause du Christ, la docilité, l'empressement à servir. Les membres et les parties qu'il faut cacher, c'est la prière intérieure ininterrompue, la douceur des larmes versées, la joie du coeur et ses consolations ineffables. Les reins et les flancs sont l'assiduité et la persévérance pour les prières et les réunions liturgiques, l'ardeur qu'elles allument dans notre faculté concupiscible pour la contemplation de Dieu et l'union avec lui, selon la description du divin David, qui dit : « Enflamme mes reins et mon coeur,» de même que Paul : «Tenez donc ferme, en ceignant vos reins de vérité», de même que Pierre le coryphée de tous les apôtres : «C'est pourquoi, ayant ceint les reins de vos pensées, dans une parfaite sobriété, espérez en cette grâce qui vous est apportée dans la révélation de Jésus Christ, comme des enfants obéissants.» Par grâce, il entend le don du très saint Esprit qui nous donne port et communion avec Dieu.

Le ventre, l'estomac et la structure des entrailles désignent la partie intellectuelle de l'âme, destinée à recevoir et à élaborer, dans laquelle tu imagineras comme coeur, au centre, la partie rationnelle et, dans la partie rationnelle, le concupiscible et l'irascible. Ces parties de l'âme ont en guise de côtes, de muscles, de nerfs, de graisse, la douceur, la simplicité, la patience, la compassion, la réserve, qui maintiennent, relient enveloppent, et cachent, qui empêchent de se tourner vers les choses visibles ou de désirer l'une d'elles et ne permettent pas non plus de garder rancune, d'envier, de jalouser, de s'irriter ou de laisser voir ces (appétits) par les hommes. En effet, tant que leur instinct passionné ne se manifeste nullement au dehors, le secret les préserve; tandis que ces appétits sont à l'intérieur, à l'écart, et gardés avec attention par les vertus citées, la faculté rationnelle discerne et sépare le bon du mauvais et indique à l'appétit concupiscible ce à quoi l'on doit s'attacher, ce que l'on doit aimer et ce qu'il faut éviter et haïr; entre ces deux, l'appétit irascible se tient comme un serviteur complaisant, exécutant leurs décisions et coopérant à leurs vouloirs, provoquant pour l'attaque et la riposte, chez les âmes viriles et volontaires, bonnes ou mauvaises, la fermeté dans les actes, dans un sens ou dans l'autre.

Mais puisque bien meilleur sans comparaison que toutes les choses visibles est celui qui les a créées, Dieu, il est normal qu'au lieu de tout et avant tout, celui qui a la dignité de la raison et qui a reçu l'intelligence pure de trouble et de confusion, comme nous l'avons dit, dégagée des préjugés passionnels, donne la préférence au créateur et Maître de toutes choses, qu'il l'aime et qu'il élève vers lui seul tous les désirs de son appétit, en adressant en quelque sorte à l'appétit ces suggestions : «Écoute-moi et regarde; touche en tremblant, goûte la douceur sans mélange, respire le parfum spirituel et reconnais que nul n'est plus beau que Lui, plus séduisant, plus agréable, en un mot plus puissant ou plus glorieux, ni non plus capable de te vivifier, de te rendre incorruptible et immortel. Aussi, lorsque tous ces biens comblent le désir de l'homme, l'irascible se fonde alors entièrement avec le rationnel et le concupiscible; les trois sont un dans la contemplation de l'unité trinitaire et sont introduits dans la jouissance de leur propre Maître. En effet, on ne reconnaît plus du tout leur division tripartite; ils sont absolument un. Ainsi lorsque, avec la simplicité qui vient de l'unique Un et Bon, ces facultés se tournent vers les choses d'ici-bas en vue de discerner et choisir le bien et le mal, c'est alors que leur décision, leur choix et leur refus de tout ce qui est contraire aux volontés divines se manifestent indivisiblement; car c'est uniquement dans ce cas que se meut l'irascible. Nous aurions encore bien d'autres choses à

dire sur l'estomac et le foie, sur la nourriture, la boisson, la faim et la soif. Mais pour ne pas étendre davantage l'exposé et pour ne pas divulguer ce qui ne doit pas l'être devant les chasseurs de mots qui ont l'habitude de s'enrichir du bien d'autrui, nous laissons cela sous le voile du silence, à l'intention de ceux qui voudraient appliquer à sa recherche la science pratique. Revenons donc à notre sujet. Puisque nous avons figuré le corps de la stature selon le Christ jusqu'au ventre et à l'estomac, il nous faut aussi monter jusqu'à la tête pour obtenir la parfaite intégrité de ce corps dans l'ordre spirituel.

Nous envisageons donc la poitrine, le dos, les épaules, les bras et puis les mains et le cou pour ce corps de stature spirituelle. La poitrine, pour lui, tu penseras que c'est la miséricorde, avec laquelle les mamelles de la bienfaisance versent généreusement le lait de l'aumône aux orphelins, aux veuves et à tous les autres, selon la parole du saint : «Frères, acquérez des entrailles de miséricorde.» D'où ce lait est fourni aux mamelles et comment il agit, je vous le laisserai chercher. Le dos, c'est l'empressement à prendre sur soi les fardeaux d'autrui et à porter sur soi les stigmates du Seigneur Jésus, comme dit l'Apôtre : «Vous, les forts, portez les fardeaux des faibles» et encore : «Que personne désormais ne me suscite plus d'embarras, car je porte sur mon corps les stigmates du Seigneur Jésus.» Et le Seigneur dit par le prophète : «J'ai livré mon dos au fouet et mes joues aux soufflets.» Même si l'occasion ne se présentait pas de subir ces traitements, il faut cependant s'y attendre toujours et se tenir prêt à toute heure. Les épaules et les bras, c'est la patience et l'endurance dans les épreuves et les afflictions; c'est par l'intermédiaire de ces membres et avec eux que les mains sont capables d'agir. Par les mains, j'entends l'efficacité et l'empressement pour tout acte d'obéissance et la pratique des commandements de Dieu : ce que nul n'obtiendra jamais sans une forte dose de patience et d'endurance. Mais, en plus de celles-là, notre stature est dotée aussi de mains spirituelles, celles qui réconfortent les pusillanimes, relèvent les déçus et pansent les blessés en versant l'huile et le vin sur les plaies, avec lesquelles l'on accomplit encore beaucoup de bien chaque jour envers le prochain en paroles et en œuvres; on touche même la frange du manteau du Maître, on offre le pain à son Maître et l'on place la coupe dans ses mains. Ainsi l'on nourrit celui qui nourrit d'un signe tout être vivant, de cette nourriture qu'il a dit désirer d'un grand désir. Bienheureux qui le sait et qui a de quoi offrir à son Maître, car celui-ci le fera asseoir dans le royaume des cieux, lui qui est porté sur les Chérubins et il se ceindra, suivant sa promesse infaillible, pour le servir. Enfin, le cou de ce corps est l'espérance inébranlable.

Voici que nous avons ajusté, Dieu aidant par sa grâce, le corps tout entier d'un homme parfait, je crois, avec tous ses membres au complet. Il ne lui manque donc que la tête. Mais peut-être avez-vous songé que nous avons leur dit et qu'il ne lui manquait absolument plus rien, comme si les parties citées suffisaient pour l'intégrité des vertus et le salut de l'âme. Ce n'est pas possible, non, pas du tout. Le corps qui aurait tous les membres, sauf la tête, ne serait pour de bon qu'un cadavre incapable d'agir; inversement, la tête, sans le reste du corps, est elle-même pour son compte une tête, mais, se trouvant séparée de lui, elle ne peut déployer ses propres activités. Il en est de même, pense-le comme moi, pour le corps spirituel que nous avons édifié avec le concours de l'Esprit saint; tout ce que nous avons énuméré reste vain et inutile en l'absence d'une tête, bien que plusieurs, après avoir acquis par la pratique une partie de ces vertus, soient disposés à croire stupidement qu'ils ont obtenu le tout et que, dans leur état de cadavres, ils n'aient pas conscience de quel bien ils sont privés. Car tous ces membres, bien que nous les ayons énumérés assez clairement un à un, à titre d'exemple et d'exposé, sont incapables de former un tout cohérent et vigoureux sans la tête et la connexion naturelle des membres entre eux. De même, en effet, que le corps d'un petit enfant dépourvu de tête ne croîtra jamais, tandis que, si les deux sont réunis et reçoivent l'un de l'autre leur aliment, à savoir le corps par la bouche, et la tête à son tour par les humeurs que le corps envoie vers le haut, alors l'homme tout entier est alimenté et croît, de même imagine que la tête vient s'ajouter au corps spirituel et tu verras se réaliser la même chose. Pour te montrer cela plus clairement, je vais reprendre ce que j'ai dit : écoute bien.

Tu as donc la foi et l'humilité comme bases des vertus; au-dessus sont édifiées toutes les vertus que je viens de nommer, celles qui donnent au corps sa structure complète, achevée jusqu'au cou, qui est l'espérance. Celle-ci s'élève sans doute au-dessus du reste du corps, mais si elle reste isolée, à part, sans lien avec la tête, elle est aussi morte que les autres membres du corps, car elle n'a pas de quoi recevoir, pour les mouvements de la respiration, sa part de l'Esprit qui vivifie et qui meut le corps et les membres, ni de participer si peu que ce soit à la nourriture

incorruptible. C'est justement pour cela, afin de ne pas laisser inachevée dans ses dimensions la stature selon le Christ, que nous lui imposons réellement comme tête la sainte charité. D'ailleurs ce n'est pas de nous que vient cette conception ou cette conformation, loin de là ! mais de l'enseignement de ce même Esprit saint auquel avait part celui qui a dit : Restent les trois : foi, espérance et charité, mais la plus grande est la charité» et encore : Quand j'aurais toute la foi, au point de transporter les montagnes, et quand j'aurais toute la science et quand je parlerais les langues des hommes et des anges, et quand je connaîtrais tous les mystères, et quand je donnerais en nourriture aux pauvres tous mes biens et que je livrerais mon corps au feu, si je n'ai pas la charité, cela ne m'avance à rien.» Car la foi, par l'intermédiaire de l'espérance, de manière invisible et inconsciente – je veux dire chez ceux qui sont encore enfants –, est encouragée, instruite et fortifiée par la sainte charité pour produire tous les effets décrits ci-dessus; et en les produisant, elle nourrit, entretient et fait croître la tête, je veux dire la charité elle-même; celle-ci, recevant ces soins et cette croissance, apporte au reste du corps la force des vertus, lui rend proportionnellement plus qu'elle n'a reçu et le dispose à aller de l'avant avec plus de zèle.

De cette manière croissent peu à peu tous les membres du corps spirituel, comme os sur os, articulation sur articulation, par l'effet de la sainte charité qui les met côte à côte, les ajuste et les relie ensemble. Cette charité, autrement dit la tête de toutes les vertus, est le Christ Dieu, qui précisément est descendu sur terre et devenu homme, en prenant part à notre chair faite de terre, afin de nous donner part substantiellement à sa divinité et, après nous avoir rendus spirituels et tout à fait incorruptibles, de nous élever aux cieux. C'est cette charité dont le divin Apôtre dit qu'elle est répandue en abondance dans nos cœurs; c'est la communication et la participation de sa divinité qui font notre union avec Dieu. C'est d'elle aussi que Jean le Théologien dit : «La charité! parfaite chasse la crainte» et «parce que celui qui craint n'est pas parfait en charité», et encore : «Voyez quel amour le Père nous a donné, que nous soyons appelés enfants de Dieu.» L'amour dont il parle ici, c'est l'Esprit saint de Dieu, par lequel nous recevons aussi l'adoption filiale.

Cette charité, aucun homme n'a jamais pu la voir, ni la recevoir, ni lui être uni, ni l'acquérir consciemment comme sa propre tête, s'il n'a pas gardé ferme et inébranlable, comme nous avons dit, la foi au Christ et s'il n'a pas édifié avec zèle sur cette foi toutes les œuvres énumérées; et celui qui ne l'a pas contemplée, ne s'est pas uni à elle et n'a pas goûté sa douceur, ne peut non plus l'aimer comme elle le mérite. En effet, si l'on n'a pas vu quelqu'un, comment peut-on l'aimer ? Il est dit : «Celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?» Et inversement, s'il ne l'aime pas d'abord de toute son âme, de tout son cœur, selon toutes les considérations naturelles et ce qui nous appartient d'affection et de penchant à aimer, il ne mérite pas de le voir. «Celui qui m'aime, dit-il sera en effet aimé de mon Père;» alors, ajoute-t-il, «moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui.» Par là il apparaît clairement qu'à moins d'aimer d'abord Dieu de toute son âme et de prouver cet amour à son égard par le renoncement à soi-même et au monde entier, on n'est pas jugé digne, dans l'ordre mystique, de sa manifestation dans la révélation de l'Esprit saint et on ne l'obtient pas soi-même pour tête; il ne reste qu'un corps à l'état de cadavre pour ce qui regarde les œuvres spirituelles, dépourvu qu'on est du principe universel de vie, le Christ.

Ceux qui ont donc été jugés dignes d'être unis à lui et de l'obtenir pour tête – attention à ce que je dis, je t'en prie ! – ceux-là deviennent aussi dieux par adoption, semblables au Fils de Dieu. Quelle merveille ! Le Père les revêt de leur première robe, de ce manteau dont le Seigneur était revêtu avant la fondation du monde, car il est dit : «Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ,» c'est-à-dire l'Esprit saint qui nous fait subir d'une manière digne de Dieu dans tout notre être une mutation inouïe, ineffable et divine, dont parle David : «Voici la mutation opérée par la droite du Très-Haut,» de même que le disciple qui reposa sur la poitrine du Christ : «Frères, maintenant nous sommes ses enfants; mais il n'a pas encore été manifesté» c'est-à-dire à ceux qui sont dans le monde «ce que nous serons; cependant nous savons» grâce à l'Esprit qu'il nous a donné «que, si cela se manifeste, nous serons semblables à lui.» Et ce n'est pas tout, puisqu'il leur accorde aussi l'intelligence du Christ, qui brille au-dessus de leur tête et leur révèle des mystères qu'il n'est pas possible à une langue humaine d'exprimer. De plus il leur donne des yeux nouveaux et une ouïe nouvelle. Mais pourquoi vouloir dire tant de choses ? Il est bien impossible de tout dire. C'est lui tout entier, lui, le Verbe de Dieu, avec le Père et l'Esprit, qui habite en eux; chacun d'eux devient donc temple de Dieu, conscient de connaître Dieu, et pour s'écrier en toute assurance : «Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi», et encore : «Lorsque j'étais petit enfant, je pensais en enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant, mais devenu homme, j'ai cessé d'agir en enfant.» C'est pourquoi j'accepte

tout, je supporte tout; si l'on m'insulte, je bénis et je prie, si l'ou me maudit, et j'admets d'être accusé «afin, dit (l'Apôtre), que la force du Christ s'établisse en moi à demeure.»

Telle est donc la stature, achevée dans son inachèvement, des adultes spirituels : achevée, dis-je, selon l'étendue de notre capacité, inachevée, parce que son achèvement est caché en Dieu et que sa plénitude est dans la mort pour le Christ et pour ses commandements. Ainsi, de même que lui a accompli toute la Loi et s'est livré lui-même pour le monde entier en se soumettant à la mort sur la croix, priant même pour ses bourreaux et disant : «Pardonne-leur, Père, ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font,» de même nous, pour lui et pour ses commandements et, bien sûr, pour le salut de nos frères, nous devons «prendre sur nous la peine de mort, de telle manière que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui éveille les morts.» Et même si notre sort, ne doit pas être celui de quitter la vie par mort violente, sinon en intention, c'est comme si nous l'avions déjà effectivement endurée et soufferte que cela nous sera compté par notre Dieu, ami des hommes et agonothète, d'après le saint qui dit : «J'en atteste votre charité : je meurs chaque jour» – parlant de ce qu'il a subi plusieurs fois non pas effectivement mais en intention –, et de nouveau : «Je poursuis ma course pour tâcher de saisir, comme j'ai été moi-même saisi.» De même, nous devons aussi prier pour tous ceux qui nous font de la peine et des reproches, quel que soit leur motif, et pour tous ceux qui ont habituellement une intention hostile à notre égard par mauvaise volonté, pour tous les hommes enfin, fidèles ou infidèles : pour les uns, afin qu'ils atteignent la perfection, pour les autres, afin qu'ils abandonnent l'erreur et accèdent à la vraie foi.

Tout cela, aucun homme n'a jamais pu le concevoir de lui-même, ou le dire, ou l'entendre, encore moins l'accomplir en réalité, si la charité de Dieu n'a d'abord été répandue en abondance dans son coeur et si, par elle, il n'a pas reçu à demeure celui qui a dit : «Sans moi vous ne pouvez rien faire.» Mais, personne non plus n'a obtenu cette grâce et ce don, si d'abord il n'a pas renoncé à lui-même, comme l'a ordonné le Sauveur et comme nous l'avons indiqué assez en détail, c'est-à-dire en se donnant de tout coeur au service empressé du Seigneur et à son amour. Et si l'on n'a pas reçu cette grâce de manière inaliénable – que personne ne se fasse illusion et qu'on le sache bien – on n'a jamais mérité et l'on ne méritera jamais l'union avec Dieu qui se produit dans la sensation intellectuelle, dans la connaissance et la contemplation. Car ce sont eux qui ont mérité le titre d'hommes parfaits dans la participation de la grâce de Dieu et qui ont acquis parfaitement, selon les dimensions indiquées, la stature spirituelle, qui deviennent entièrement unis à Dieu, en le voyant autant qu'ils sont eux-mêmes vus par lui. Dieu, en effet, reste en eux de façon consciente et eux restent en Dieu de façon consciente sans division ni éloignement possibles.

Lorsqu'ils seront parvenus heureusement à ce degré de perfection, alors aussi leur Père céleste leur remet entre les mains ses propres biens. Par les moins, tu entendras ici la sécurité et la certitude. Quant à ses biens, les voici : l'immortalité, l'incorruptibilité, l'indéfectibilité, l'immutabilité, l'éternité, la beauté inaccessible de la gloire que le Fils avait auprès de Dieu le Père avant que le monde commençât, comme le dit lui-même le Verbe et Fils du Père : «Glorifie-moi, Père, de la gloire que j'avais, avant que le monde fut, auprès de toi,» et encore : «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée : C'est qu'ils soient un comme toi, Père, en moi et moi en eux.» De lui coule de source la lumière, inaccessible sans doute à tous les pécheurs, mais accessible pour ceux en qui elle se lève, devenant pour eux joie ineffable, paix qui surpasse toute intelligence, volupté, jouissance, allégresse, dans un rassasiement sans satiété maintenant et pour les siècles sans fin. Pour le dire en un mot, ou plutôt dans l'incapacité d'en dire plus, tellement je suis comme hors de moi, les prémices de tous ces biens dont l'oeil troublé par les passions n'a pas aperçu la beauté, que l'oreille bouchée par l'ignorance n'a pu entendus, dont l'idée n'est pas montée dans un coeur impur d'homme, que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment, celui qui ne ment pas et qui est fidèle les donne dès ici-bas en gage à ses fidèles.

Tels sont les biens appartenant au Père, que je vous avais promis de dire. Il les donne donc, comme vous avez entendu, à ceux qui l'aiment et qui vivent sur la terre comme en un ciel : dans la mort, ils sont déjà comme honorés de l'immortalité; dans l'obscurité, ils marchent comme en plein jour et dans une lumière sans déclin; dans ce corps bourbeux, ils respirent comme dans le paradis de volupté, puisqu'ils possèdent su milieu l'arbre de vie, sans compter, bien sûr, la nourriture même des anges, le pain céleste, dont se nourrissent toutes les puissances immatérielles des cieux pour être vivifiées d'une vie impérissable. Et ceux-là, tout en étant mêlés au monde et aux affaires du monde, proclament véridiquement avec Paul : «Pour nous, notre cité est dans les cieux,» là où réside la sainte charité; réunie à ses amants et les entourant d'une

lumière exubérante, elle fait d'eux des impassibles et des anges véritables. Dans ces conditions, celui qui avant d'avoir obtenu cette association et cette fusion complètes, se déclare impassible, ou enseigne les autres, ou tente d'accomplir les oeuvres des impossibles, ou, inversement, refuse de croire à leurs oeuvres, ressemble à un faible enfant qui, à un âge prématuré, prend l'équipement des guerriers et se fait fort d'enseigner aux autres à faire la guerre : qui, non content de cela, se fait l'égal des hommes de guerre et se glisse parmi eux pour essayer de partir au combat avec eux. La chose n'est pas seulement impossible, mais mérite de gros rires, car l'équipement dont il s'est affublé va l'entraver complètement; il sera renversé et accablé et ne pourra peut-être plus se relever. Rien de plus naturel, puisqu'il ne sait pas que ceux qui sont touchés dans le combat et abattus se relèvent de nouveau et, avec un peu plus d'expérience, se dressent plus vigoureusement contre l'ennemi. Si, en effet, Dieu a commandé à Moïse de ne pas laisser partir pour la guerre un homme craintif, à plus forte raison conviendra-t-il à un enfant, qui ne peut ni marcher ni s'habiller tout seul, d'attendre l'âge d'homme et de ne pas entreprendre auparavant l'impossible.

Cependant, comme «notre combat n'est pas dirigé contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les souverains des ténèbres de ce siècle, contre les esprits du mal qui sont dans les airs,» comme nos armes non plus ne sont pas charnelles ni visibles, mais spirituelles et intelligibles, et que cette guerre est invisible, menée invisiblement contre des ennemis invisibles, à cause de cela, tous ceux qui se croient quelque chose se présentent aux hommes comme des modèles d'audace et de courage sur ce point, comme très expérimentés pour exposer ce genre de combat et l'ordre de bataille et mieux que cela, comme des professeurs instruits et savants dans l'art de défaire et vaincre les méchants. Alors, comme des soldats vainqueurs de l'ennemi en combat singulier, avec leur verbiage et leurs raisonnements fallacieux, ils n'ont rien de plus à coeur que de se faire connaître de tous; même si leur propre conscience les confond et les accuse d'inefficacité et d'inexpérience pour cette guerre, ils ne peuvent en convenir ni avouer leur propre faiblesse et leur inexpérience, retenus qu'ils sont par l'amour de la gloire et le désir de plaire aux hommes, tant ils craignent de déchoir dans l'estime des hommes.

Du moment, en effet, que le prochain ne les voit pas d'âme à âme tels qu'ils sont et que les hommes ne s'aperçoivent pas qu'ils sont nus intérieurement sans les armes de l'Esprit, ni qu'ils sont faibles encore et enfants ils cachent leur moi sous la toison de l'hypocrisie et la peau de brebis; l'image, qu'avec leurs beaux discours ils veulent donner à tous les yeux, c'est celle des hommes mêmes qui ont acquis à force de peines la stature selon le Christ alors qu'eux, peut-être, n'ont même pas établi sur le rocher les bases de la foi et de l'espérance, ni élevé l'édifice des vertus sur le fondement qu'est le Christ. C'est pourquoi, hésitants encore et non éprouvés, sous la ruée des tentations et la tempête de pensées mauvaises qui les assaillent, ils sont entravés, empêtrés et tombent pitoyablement. S'ils paraissaient devant tous ce qu'ils sont réellement, eux qui ont une piété purement formelle, comme une tente qui les couvre, ils ne pourraient jamais se tenir en face de quelqu'un ni soutenir, je pense, son regard; eux surtout qui s'imaginent dépasser les autres en connaissance et en doctrine et qui se figurent porter en eux la marque de l'effigie royale : honorés et vénérés par la foule comme sages, pieux et chastes, néanmoins, selon les mouvements invisibles de leur âme, ils ne diffèrent en rien de ceux qui sont les mieux pourvus en malice.

Eh bien ! venez maintenant et veuillez apprendre la gloire des hommes véritablement saints et impassibles, vous qui le désirez, c'est-à-dire vous qui aspirez à cette gloire et qui brûlez du désir de l'obtenir, car je vais vous dessiner une image qui vous montrera de quelles armes ils sont équipés et combien elles brillent; et chacun d'entre vous, en se comparant à ces saints, pourra connaître où il en est lui-même et combien nous sommes tous loin de leur courage, de leur mérite et de

Imagine donc avec moi comment se présente le ciel par une nuit claire et sans nuages et, dans le ciel, regardé avec moi le disque de la lune tout plein d'une lumière limpide et si pure, au centre du halo qui se produit souvent autour d'elle; après avoir bien considéré ce spectacle, reporte-toi par la pensée à ce que je vais dire maintenant. Chacun des saints, tant qu'il est encore dans le corps, ressemble au ciel, et son coeur, au disque de la lune. La sainte charité joue le rôle de la lumière toute-puissante et efficace, bien plus éclatante sans comparaison que la lumière de notre soleil; elle s'empare de leur coeur et, en augmentant de jour en jour, elle finit par l'emplir entièrement, car elle ne connaît pas d'interruption, comme la lumière de la lune, mais conserve sans cesse son plein éclat grâce au zèle et aux bonnes oeuvres des saints. Quant à la sainte impassibilité, qui s'étend autour d'eux et les entoure à la manière d'une auréole et d'une tente,

elle les couvre de toutes parts et les protège; elle les met à l'abri de toute mauvaise pensée, à plus forte raison du péché, et les rend invulnérables et libres de tout ennemi; bien plus, elle les rend inabordable pour les adversaires.

Voyez-vous cette gloire, vous qui lu désirez vraiment ? Avez-vous compris la grandeur de l'image décrite et la distance qui sépare chacun de nous de la gloire et de l'éclat des saints ? Car cette image, figure de ce qui se produit en nous, n'est pas nous qui l'avons imaginée, loin de là ! c'est Dieu qui l'a posée d'avance et produite. En effet, dans la création, le Verbe, artisan divin, a dessiné d'avance comme en un tableau ce qui devait se produire par la suite en vue de notre salut et de notre restauration de cette manière, en regardant la figure apparente dans le monde sensible, nous ne pouvons douter que la véritable réalité dans notre cas s'accomplit et s'achève de manière spirituelle; nous comprenons que chacun de nous sachant qu'il est créé comme un second monde par Dieu – un grand monde dans ce monde visible qui est le petit, ainsi qu'en témoigne avec moi l'un des théologiens –, doit être décidé à ne jamais paraître pire que les êtres sans raison, voire inanimés, créés pour notre enseignement par Dieu, l'ami des hommes, et qu'en rivalisant avec toutes leurs qualités, il doit s'évertuer à éviter leurs défauts.

Et pour passer le reste, car il y aurait beaucoup à dire, je ne vous rappellerai plus qu'une chose avant de clore mon exposé. Que tous ceux qui m'entendent le sachent : aussi vrai que nous voyons le jour succéder à la nuit et de nouveau la nuit au jour, de même – nous devons le croire et en être persuadés – nous qui sommes couverts des ténèbres du péché et qui y vivons continuellement depuis notre naissance, nous pouvons être élevés, grâce à la foi et à la pratique des commandements jusqu'à un jour divin et une lumière spirituelle, comme inversement, par l'effet de l'indolence, de la négligence et du laisser-aller, nous retombons dans nos premiers maux et nous retournons à la nuit du péché. Nous devons donc, sur ce point, prendre comme modèle, si nous n'en voulons point d'autre, notre serviteur et domestique, le soleil. En effet, de même qu'il ne cesse jamais de se lever et de briller sur nous et qu'il accomplit dans sa course perpétuelle l'ordre du Maître, de même, de notre côté, ne consentons pas par négligence à rester assis dans les ténèbres des plaisirs et des passions; gardons plutôt le commandement de celui qui a dit : «Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche» et, purifiés par la pénitence quotidienne et ininterrompue, par les larmes que nous versons à cause d'elle et par elle, et par toute autre bonne oeuvre, hâtons-nous de revenir vers la lumière sans déclin, comme des fils de lumière. De cette manière, nous aussi à notre tour, en possédant le soleil de justice, qui brille en nous, nous serons par l'exemple pour notre prochain, jour immatériel, terre nouvelle et cieux nouveaux, c'est-à-dire qu'en exposant les ordres de Dieu et sa gloire, non par des paroles vides et vaines, mais par nos oeuvres mêmes, nous deviendrons des docteurs efficaces en tout et en tous, pour nos frères plus négligents, et nous leur enlèverons tout prétexte d'excuse.

N'allons donc pas inciter le prochain à la paresse en disant : «Comment est-il possible à un homme d'atteindre tel ou tel résultat ?» Ne le rendons pas ainsi plus hésitant pour la pratique des commandements. Que la plupart de ces oeuvres soient impossibles pour la grande foule, j'en conviens moi aussi; mais c'est pour les paresseux de mon genre qui ne se décident pas à mépriser le monde et à estimer tous ses avantages comme des balayures pour ceux qui s'attachent à la vaine gloire, qui désirent la richesse, qui se plaisent aux louanges et aux honneurs qui viennent des hommes, pour ceux qui en plus sont retenus pitoyablement par l'orgueil et la vanité. J'omettrai pour le moment, à dessein, ceux qui se vautrent comme des pourceaux dans le borbier des maux du péché, qui, portant la maison de leur âme vide de celui qui habite dans les fidèles et qui proclame chaque jour : «Dans le monde, vous serez persécutés; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde», font leur paix avec l'adversaire. Mais pour ceux qui, par la foi et le renoncement à eux-mêmes, ont suivi le Christ Dieu avec foi, amour et humilité et l'ont acquis en eux avec le Père et l'Esprit, tout est possible et facile, selon celui qui a dit dans l'Esprit : «Je puis tout en celui qui me fortifie, le Christ.» En gagnant cet hôte ils voient invisiblement la beauté indicible de Dieu même; ils tiennent sans toucher, ils comprennent sans comprendre son image sans image, sa forme sans forme, sa figure sans figure, dans une vision sans vision, dans une beauté sans composition à la fois simple et variée.

Qu'est-ce donc, ce qu'ils voient dans leur entendement ? C'est la lumière simple elle-même de la divinité, c'est elle qu'ils voient abondamment des yeux de l'intelligence, qu'en touchant avec des mains immatérielles, poussés par un amour irrésistible, ils mangent sans manger, de manière spirituelle, avec la bouche de leur intelligence et de leur âme, et dont ils ne peuvent jamais se rassasier le moins du monde de contempler la beauté et la douceur. Sans cesse, en effet – c'est ce qu'il y a de plus étonnant –, cette lumière émet un surcroît de séduction

et ravive plus fort la flamme de leur désir; si, un jour, elle venait de nouveau à paraître avec moins d'éclat, ils se sentent comme privés de sa plénitude; et si elle voulait se dissimuler complètement, ne serait-ce qu'un instant, elle provoque en eux la douleur aiguë et insupportable d'un désir indicible.

Eh bien ! essayons de comprendre par un exemple la force impérieuse et la flamme d'un tel désir. Imagine avec moi une jeune fille aimée d'un homme pauvre : elle, de race impériale, couronnée du diadème impérial, la plus belle de toutes les femmes de la terre, se tient à l'intérieur de sa chambre; lui, son amoureux, ne l'approche que du dehors, où il est vraiment comme rejeté par pauvreté et extrême bassesse. Si donc la jeune fille, par une petite et très étroite ouverture, tendant seulement au-dehors sa main couverte d'or, la livre à son amoureux, celui-ci s'en empare et l'embrasse en songeant à la beauté inimaginable de la jeune fille, avec l'espoir de régner avec elle et de s'unir à elle, comme elle s'y est engagée devant lui par serment; mais si ensuite le jeune fille retire soudain sa main d'entre les siennes pour la ramener à elle et la cacher entièrement, est-ce qu'elle ne lui infligera pas une douleur insupportable, rendant d'un coup par là bien plus vive en lui la flamme du désir ? C'est ce que je pense et vous serez d'accord avec moi sur la justesse de l'exemple.

Or s'il en va ainsi d'habitude dans les corps et les choses visibles et sensibles, périssables par nature et vite disparus à combien plus forte raison cela se produira-t-il dans les choses intelligibles et invisibles, incorruptibles par nature et éternelles. Autant les biens éternels sont supérieurs aux biens passagers, autant en proportion l'amour qu'ils suscitent est plus fort dans l'âme des amants; aussi le désir de Dieu ne laisse-t-il pas ceux-ci se retenir, si peu que ce soit, à quelque objet, par convoitise ou attachement. Ils ne courent, eux, ni après la gloire, ni après le plaisir, ni après les riches et il ne leur est pas permis non plus d'avoir le moindre contact par la pensée avec l'amour des corps. Ils sont comme le fiancé qui a sous les yeux l'image inanimée de sa fiancée, peinte en couleurs : il se tient à côté, la fixe continuellement et veut l'avoir sous les yeux pour entretenir la flamme de son attrait et de sa passion pour elle; mais quand il a l'occasion de contempler la fiancée elle-même à ses côtés, non plus sous la forme de l'image, mais concrétisant sans nul défaut avec une beauté incomparable et, indescriptible l'idée de la perfection, s'il peut l'embrasser et l'étreindre, désormais il ne supporte plus du tout d'attacher le regard à son image. C'est exactement la même chose en plus fort que ressentent ceux qui remontent de la grandeur et de la beauté des créatures visibles jusqu'à la contemplation de la force et de la sagesse de leur auteur et qui, à partir de là, sont conduits progressivement envers lui à l'amour, à la foi, à la crainte pure. Une fois qu'ils sont unis substantiellement à ce Dieu même et qu'ils méritent de le voir et de participer à lui, ce n'est plus l'image de ses oeuvres ni l'ombre des choses visibles qui attirent leur désir, leur affection ou leur attachement. Du moment, en effet, que leur pensée séjourne de préférence dans les réalités qui transcendent la sensation, comme fondue en elles et revêtue de l'éclat de la nature divine, ils n'ont plus comme auparavant la sensibilité tournée vers les choses visibles.

Tel est le bienheureux sort – car je vais imiter en cela celui qui a dit : «Comme à un avorton, il m'est apparu aussi,» – que nous, hommes de rebut, nous avons aussi mérité de subir à force de prières, par l'amour et la grâce de Dieu. C'est par lui que nous avons acquis mystérieusement, de manière sentie, vue et connue, l'expérience de tout ce que nous avons dit et que, ayant reçu en même temps cette expérience pour aider et encourager ceux qui veulent chercher et trouver Dieu, nous l'avons livrée par écrit. Souffrez donc avec nous et priez avec nous, vous tous qui avez goûté l'utilité de ce traité et qui êtes décidés à monter effectivement vers cette hauteur, afin que, grâce à vos prières bien agréables à Dieu, le flambeau du désir divin, non seulement maintienne sa flamme en nous, mais brûle encore plus vivement qu'une flamme et que nous garde sans défaut, sans reproche et sans tache, celui qui a élevé de la terre aux cieux et glorifié notre race humaine. Oui, certainement, il m'unira de plus en plus, il m'associera manifestement et daignera me fondre consciemment moi tout entier à lui tout entier et à vous, dans une fusion sans confusion et une étreinte inexprimable, selon ses promesses qui ne mentent pas, lui à qui conviennent toute gloire, honneur et adoration avec le Père et son Esprit très saint, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles. Amen.